Titou

Dans la salle d'attente, ça sentait l'Ajax. Par endroits le carrelage était encore humide et la secrétaire se faisait les ongles. Mes yeux filaient sur le papier glacé d'un magazine, incapables de s'attacher à rien. Ma jambe tremblait et j'étais infoutu de la contrôler.

Je respirais profondément l'air médicalisé. Les couleurs ternes, les sièges en plastique marron, les revues déchirées, en tas sur la table basse, tout me déprimait. J'avais vraiment envie de me barrer. J'ai pensé à ma mère qui m'avait envoyé là. À la secrétaire, qui la connaissait bien.

J'étais sous surveillance. Pris au piège.

Par les vitres, on voyait la rue. Il avait plu et l'humidité rendait ça gris et brillant. Les tilleuls aux feuilles pesantes et vert bouteille. Les deux bandes de terre au gazon rare, boueuses et jonchées de flaques. Le ruban de bitume au milieu, où passait Silvain, penché sur sa mobylette.

Son pot était trafiqué et ça faisait un boucan pas croyable. Chaque fois qu'il passait devant notre maison, mon père gueulait.

En le suivant des yeux, j'ai pensé sans douleur particulière que Silvain avait été mon ami et que tout ça était bien loin aujourd'hui. Les heures passées ensemble, à jouer au foot, à s'égratigner les genoux, les secrets qu'on se racontait assis sur les barrières (à un moment j'étais amoureux de sa cousine, j'essayais de lui soutirer des infos). Les magazines qu'on s'échangeait, le court de tennis improvisé dans la rue, limites tracées tremblantes à la craie. Les bagnoles en plastique qu'on faisait rouler dans les herbes, les billes qu'on envoyait valser d'un

coup de pouce. Sa maison de campagne que je n'avais jamais vue mais qui m'impressionnait – qu'on puisse posséder une maison de campagne, même au fin fond de la Creuse, m'impressionnait –, et puis aussi je me disais que ce devait être le rêve, autre chose que le camping et les après-midi serrés dans la caravane ou sous l'auvent humide les jours de pluie. Les poissons-chats qui nous faisaient flipper, qu'on mettait des heures à décrocher de l'hameçon et qu'on rejetait dans l'eau dégueulasse de la Seine. Son abruti de chien qui aboyait pour un rien, montrait les dents, bavait tout ce qu'il pouvait. Son père qui me faisait peur, passait son temps dans le petit jardin à retourner de la terre, et jamais le moindre brin d'herbe n'a poussé sur ce foutu terrain. Sa maison ceinte de murs en ciment gris et couronnés de tessons. Les grilles noires du portail, pointues et aiguisées comme des aiguilles géantes.

Je me demande bien ce qu'il pouvait craindre à ce point, le père de Silvain.

Ce que je sais, moi, c'est qu'avec tout cet aménagement militaire, c'est chez lui que j'avais peur.

Je ne sais pas comment, entre lui et moi, les choses se sont dégradées. Je crois seulement qu'en grandissant j'ai moins souvent ressenti le besoin d'aller sonner chez lui.

Je crois qu'en grandissant on s'ennuie un peu moins.

Peu à peu nos rencontres se sont espacées et je me suis aperçu que ça ne me manquait pas le moins du monde.

Aujourd'hui, lorsque nous nous croisons, nous ne nous saluons même pas, comme de vieux ennemis, alors que jamais nous ne nous sommes disputés. Nous avons juste grandi.

Une femme est entrée. C'était la mère de Caroline. Elle a salué la secrétaire et s'est installée à l'autre bout de la salle d'attente. Elle avait toujours cet air fatigué, vieilli. Elle m'a fixé et j'ai fait mine de me replonger dans ce vieux magazine. J'essayais de garder les yeux baissés. Je n'osais pas la regarder.

Sa fille était morte.

Caroline était morte. Ça m'avait fait un mal de chien, ça m'avait flingué pour de bon.

Caroline était morte. C'était un accident. La faute à personne ou à pas de chance. Juste un mauvais coup du sort, un hasard dégueulasse, un désastre.

Sa mère le savait mais quand même, moi comme les autres, tous ceux qui étaient présents ce soir-là, lorsqu'elle nous croisait, elle